

Les principales causes de ce mal ont été signalées. On a indiqué différents remèdes. Il est cependant une cause sur laquelle il serait bon de revenir, c'est l'impossibilité où se trouvent la plupart des cultivateurs d'établir tous leurs fils sur des terres. On sait—et c'est là un de nos principaux sujets de gloire—que nos familles canadiennes-françaises sont nombreuses. Il n'est point rare de voir réunis autour de la table familiale six à huit garçons, pleins de vie et d'amour du sol. Comment le cultivateur pourra-t-il acquérir des terres pour tant de fils ? Avec les quelques milliers de piastres amassées à grande peine, il achètera une ou deux terres pour ses fils les plus aptes à l'agriculture. Quelques-uns des plus jeunes resteront sur le patrimoine ancestral. Et les autres ? Mon Dieu ! soit par ses conseils ou autrement, le père les poussera à apprendre un métier, ou bien les enverra pendant quelques années dans un collège voisin. Ainsi point de gros déboursés à faire et l'avenir des enfants est assuré. Oui, mais c'est aux dépens de l'agriculture.

Attirés par l'espoir d'une vie plus facile ou de plaisirs plus nombreux, ces fils de cultivateurs s'empresseront de quitter leur paroisse natale, pour aller grossir nos populations urbaines, à moins qu'ils ne croient plus avantageux de traverser le 45ème. Voilà des jeunes gens que quelque aide pécuniaire et quelques bons conseils eussent attachés au sol et qui sont irrémédiablement perdus pour l'agriculture. Bien plus, ils sont souvent les pires artisans de la désertion de nos campagnes par l'étalage d'un faux luxe ou leur éloge du bien-aise des villes. Pourquoi, demandera-t-on peut-être, ces fils de cultivateurs ne se font-ils pas garçons de ferme ? Il y en a un besoin urgent. Après quelques années de travail et d'économie, ils auraient les capitaux nécessaires pour devenir propriétaires à leur tour. De fait quelques-uns agissent ainsi : ce sont ceux qui tiennent à la vieille terre canadienne par toutes les fibres